

MONTAIGNE ET LA NAÏVETÉ A L'ESSAI

Jean Balsamo

Dans *Naïvetés* (2022), pages 13 à 26

La notion de naïveté a un sens péjoratif ; elle correspond à la crédulité, un défaut qui résulte de l'inexpérience ou de l'irréflexion. Dans cette acception, elle révélera peut-être une pertinence inattendue pour décrire et comprendre les mœurs contemporaines, celle des sociétés dites du savoir et des démocraties d'opinion. Elle nourrit en tout cas une longue tradition littéraire, principalement romanesque, qui se moque du naïf ou qui relate le progrès qui lui permet de mieux se connaître et connaître le monde. Ce sens s'est précisé dès la fin du XVII^e siècle, dans la langue des moralistes ; il correspond à l'envers d'une qualité : la spontanéité, expression d'une bonne nature, confrontée aux réalités de la vie et aux exigences d'une société policée où l'on dissimule. Les notions de « candeur », d'« ingénuité » et même d'« innocence » ont connu une même évolution. Montaigne n'ignore pas ce sens moderne. Dans un passage consacré à célébrer la « naïveté » de Socrate, il témoigne qu'il avait déjà cours de son époque :

Est pas la naïveté, selon nous, germaine à la sottise, et qualité de reproche ? (III, 12 : 1082)
Il sait que la naïveté est proche parente de la sottise. La précision qu'il donne n'est pas moins intéressante. Elle permet de corriger d'un bon siècle la chronologie de la notion et révèle que la « qualité de reproche » s'est imposée en fait, déjà de son temps, en 1588. S'il n'emploie pas la notion dans ce sens dans les Essais, il ne place pas moins la condition humaine, qu'il dit être aussi risible que ridicule, sous le signe de la naïveté et de la sottise combinées à la présomption : l'homme croit savoir, croit les opinions d'autrui, vain et présomptueux...

© <https://www.cairn.info/naivetes--9791037020024-page-13.htm>